

Claire LEJEUNE



Par Carl NORAC

1993

Service du Livre Luxembourgeois

L'entrée en écriture de Claire Lejeune porte un sceau précis : le 9 janvier 1960 à la 11e heure. Ce moment correspond à une expérience brutale, proche d'une initiation sauvage, d'un « court-circuit » intérieur.

Elle fut soudain soumise à la lumière, nous dira-t-elle, *comme on exposerait une pellicule photographique au soleil à travers une loupe*. L'imaginaire ancien fut brûlé, une première mort s'est accomplie. Je a vu l'autre, l'autre a vu je. Commence la quadrature, c'est-à-dire le principe où les contraires se reconnaissent. L'œuvre poétique s'amorce alors avec *La gangue et le feu* (1963), présenté déjà comme une révélation dans *Les lettres françaises*.

En 1992, son treizième ouvrage, *Le livre de la sœur*, préfigure une nouvelle voie d'exploration par le verbe.

Autobiographique, l'œuvre de Claire Lejeune, à travers poèmes et essais, refuse pourtant l'amour-propre : son vœu est d'impliquer l'autre, le lecteur, de lui demander de franchir un pas vers elle, de partager l'offrande d'une écriture qui lui demeure vitale. Une

fraternité invisible entre celle qui parle et ceux qui écoutent en est le fief à conquérir. *J'ignore de la plus pure science fut le premier aphorisme de Claire Lejeune : qu'il nous serve de mot de passe... Entrons donc dans cette maison de souffle où le verbe se goûte comme un miel fort et sauvage : le poème y rencontre l'élégance.*

Dans les blancs d'une pensée qui chemine, Claire Lejeune nous livre des fragments d'autobiographie. Entre les lignes de ce récit de sa vie, elle déploie une pensée... C'est là son secret. Sa liberté(...)

L'auteur est entrée en écriture comme on entre en religion, certes. Mais pour mieux basculer dans l'hérésie. Pour refuser les accommodements de toute foi esthétique. Elle ne bricole pas ses crédos, ne colmate pas les brèches, ne nie pas les solutions de continuité que toute pensée dynamique avoue...

(Pierre Mertens)

Claire Lejeune porte en elle un soleil endormi, et elle sait que le chemin du jour passe par la nuit intérieure. Ainsi les premiers chrétiens cherchaient-ils Dieu dans les catacombes. Il faut rentrer en soi, et rejeter le monde en quelque sorte, pour retrouver l'Être, dans la lumière de la transfiguration.

Seule, sans doute, une femme pouvait nous faire entrevoir d'une façon si émouvante l'immense clarté que préserve la nuit. Pour que l'enfant voie le jour, il a fallu le porter longtemps dans l'obscurité. Pour celle qui sera mère, cette nuit est la plus radieuse épreuve. Femme, et poète, Claire Lejeune n'hésite pas à gorger d'ombre son langage.. C'était

le seul moyen de rendre aux mots -si pauvres souvent , elle le répète, si indigents- leur véritable lumière et leur fécondité.

Encore une fois, la chair aura sauvé l'esprit...

(Serge Brindeau)

*L'itinéraire spirituel de Claire Lejeune est des plus originaux, difficiles et profonds. Il va de la connaissance par la fulguration poétique jusqu'à l'interrogation par la philosophie. C'est dire que, dès le début, dans les années 60, il se veut pensant mais lyrique, illuminé mais soucieux de ne rien céder de sa lucidité à l'illumination. L'admirable **Geste**, un recueil d'aphorismes fulgurants – qui n'ont rien à envier à René Char ni à E. M. Cioran – dit cette dualité et cette double sollicitation : le poème et la pensée. En même temps, il annonce un choix douloureux : l'analyse de l'être et du non-être peut-elle accepter le poème ? Un glissement s'opère, qui éloigne Claire Lejeune, dès les années 70, du poème pour le poème. La pensée ne se forge plus dans l'exaltation poétique et, petit à petit, le poème fait place à la réflexion sur les doubles, les mythes, les miroirs et les énigmes de la conscience se remettant en cause. Création pour l'analyse ou analyse malgré la création ? Nul mieux que Claire Lejeune n'a donné ses titres de noblesse et ses affres à ce dilemme.*

(Liliane Wouters et Alain Bosquet)

Biographie

Claire Lejeune est née à Havré, en Hainaut, le 5 octobre 1926. Elle est secrétaire permanent du Centre Interdisciplinaire d'Études Philosophiques de l'Université de Mons-Hainaut (CIEPHUM).

Elle est aussi fondatrice des *Cahiers Internationaux de Symbolisme*, (Genève, 1962) et de *Réseaux*, Revue interdisciplinaire de Philosophie morale et politique (Genève, 1965) dont elle continue à assumer la rédaction et l'administration. Ces deux revues sont renommées internationalement pour la qualité de leurs textes et de leurs collaborations.

Claire Lejeune organise depuis 1962 de très nombreux colloques interdisciplinaires à Paris, Genève, Bruxelles, Mons, Lausanne, Neufchâtel...

Elle a depuis son jeune âge la passion de photographier. En 1968, elle s'aménage une chambre noire. L'analogie entre la démarche poétique et la démarche photographique devient son fil d'Ariane. Dans plusieurs de ses livres, ses écritures photographiques, «analphabétiques», cohabitent avec l'écriture poétique.

Ses «photographismes» ont été exposés à de nombreuses reprises, de Kyoto (en 1970) à Rivières-du-Loup au Québec (1990).

Claire Lejeune a reçu le Prix Canada-Communauté Française de Belgique de Littérature 1984 pour l'ensemble de son œuvre. Elle est d'ailleurs beaucoup mieux connue au Canada que chez nous.

Autodidacte, elle bâtit une œuvre avec force et sagesse, un idéalisme patient, une conviction sauvage. Elle excelle dans l'essai poétique,

Claire LEJEUNE - 8

s'affirme d'ailleurs poète plutôt que philosophe (du moins au sens occidental et étriqué du terme). La femme est conviviale, s'exprime avec la simplicité et la précision de celles qui savent où elles marchent, où elles vont, sans pour cela s'interdire aucune errance que le rêve permet d'entrouvrir.

Claire Lejeune s'est éteinte le 6 septembre 2008.

Bibliographie

Poésie et essais poétiques :

- ***La gangue et le feu***, Bruxelles, Phantomas, 1963.
- ***Le pourpre***, Bruxelles, Le Cormier, 1966.
- ***La geste***, Paris, José Corti, 1966.
- ***Le dernier testament***, Lausanne, Rencontres, 1969.
- ***Elle***, Bruxelles, Le Cormier, 1969.
- ***Mémoire de rien***, Bruxelles, Le Cormier, 1972.
- ***L'atelier***, Bruxelles, Le Cormier, 1979, Montréal, L'Hexagone (Coll.Typo), 1992.
- ***L'issue***, Bruxelles, Le Cormier, 1980.
- ***L'œil de la lettre***, Bruxelles, Le Cormier, 1984.
- ***Court-circuit***, Montréal, La Nouvelle Barre du Jour, 1985.
- ***Du point de vue du tiers***, Montréal, La Nouvelle Barre du Jour, 1986.
- ***Age poétique, âge politique***, Montréal, L'Hexagone, 1987.
- ***Le livre de la sœur***, Montréal, L'Hexagone, 1992, co-édition avec les Éd. Labor, Bruxelles, 1993.
- ***Mémoire de rien, Le Pourpre, La Geste, Elle***, poésie, Bruxelles, Labor, coll. «Espace Nord», 1994.
- ***Ariane et Don Juan ou Le désastre***, pièce en trois actes, théâtre, Bruxelles, L'Ambedui, 1997.
- ***Le Livre de la mère***, essai, Avin, Luce Wilquin, coll. «Hypatie», 1998.
- ***Le chant du dragon***, pièce en trois actes, théâtre, Carnières-Morlanwelz, Lansman, 2000.
- ***Quatuor pour une autre vie***, avec Marcel Moreau, Jacques Sojcher et Raoul Vaneigem, essai, Avin, Luce Wilquin, 2004.

Texte et analyse

À l'aube de ce dimanche 14 février 1988, je sais que je suis arrivée à destination. J'ai traversé le désert de la culture en nomade. J'entre au pays de ma nature seconde. Je ne me suis pas conduite, bien ou mal, je fus conduite ici par la poésie ; en mon équinoxe d'automne où se reconnaît, non sans étonnement, la demeure que chemin faisant je me suis devenue à moi-même. M'en voici donc hôtesse, au double sens d'accueillante et d'accueillie, jumelles se tutoyant dans le ravissement de se retrouver libres sous le même toit après une aussi longue séparation. De l'éclair à la clairière, vingt-huit années pour m'approprier une à une les clés de ma propriété. De l'équinoxe de printemps à l'équinoxe d'automne, le temps de boucler le cycle de la passion. Levée avant l'aube, je reconnais sommairement les lieux de la maison mentale où je suis enfin toute. C'est d'ici, où se sont donné rendez-vous tous mes âges que s'écrira ce qui reste à s'écrire avant de prendre congé. Quoi qu'il se dise, quoi qu'il se taise, désormais ce sera de cette demeure bâtie en terre promise à l'obstination poétique. Sœurs et frères y ont leur chambre à soi. La grande salle est commune. Les sentiers du jardin se perdent dans la forêt d'alentour. Je ne partirai pas avant de vous en avoir remis les clés, d'avoir réglé mes derniers comptes avec l'Histoire.

(Le livre de la sœur, p. 9)

Ce texte dense qui ouvre ***Le livre de la sœur*** revêt une importance particulière : ce livre est une étape nouvelle dans l'œuvre de l'auteur, et ces premiers mots serviront à la fois de charnière et de pas vers l'avant.

Le début de la première phrase nous rattache d'emblée à un fait biographique précis : *À l'aube de ce dimanche 14 février 1988...* C'est un

procédé de balisage fréquent chez l'auteur. Par exemple, dans *Mémoire de rien*, c'est, à l'inverse, la dernière phrase qui date le rapport à l'œuvre : *Je fus expulsée de ce livre au matin du 30 juin 1972.*

Trois jalons ensuite marquent, en trois phrases courtes, un passage personnel et abouti (*suis arrivée, traverse, entre*). L'idée d'un voyage est évoquée par le mot *nomade* et deux métaphores déterminatives qui sont aussi des lieux intérieurs (*le désert de la culture, au pays de ma nature seconde*).

Le guide, ou si l'on veut le *mode de transport*, est aussitôt divulgué : c'est la poésie. Claire Lejeune en profite pour explorer le double sens des mots, leur pôle actif et passif : se conduire/être conduite, accueillante/accueillie.

Par « bien ou mal », elle touche également à un jeu sur les mots où se mêlent l'acte et la morale. Une autre structure créative, aphoristique apparaît : *Je me suis devenue à moi-même*. Elle semble répondre à une phrase écrite en 1969 : *Je m'achèverai donc moi-même*. L'intertextualité est une clef importante de l'œuvre.

Par rapport à *désert* et *pays*, *demeure* énonce un rapprochement vers l'intimité. Cette prise de possession -qui nous est présentée comme heureuse et attendue- est portée par une belle incarnation : *l'hôtesse*. La prise de pouvoir (ou de savoir) d'un espace intérieur n'est donc pas une prédation, mais un retour homogène appuyé par les idées de tutoiement et de gémellité.

Une nouvelle balise biographique (*vingt-huit années*) nous indique une deuxième partie : il s'agit d'une allusion au 9 janvier 1960, où un choc intérieur fit naître Claire Lejeune à la poésie. Le complément *De l'éclair à la clairière*, par une belle allitération (qui est signifiante : les deux substantifs ont en commun l'adjectif *clair*) montre d'entrée ce passage de l'événement à sa mise en lumière.

De nouveau, le passage du temps et de l'espace sont mêlés, avec ici l'idée d'un cercle (déjà esquissé par *clairière*). Équinoxes et cycle évoquent une pensée qui atteint une boucle (c'est en effet un des sujets du livre).

Cette pensée en boucle appartient à la fois à un langage moderne (l'informatique) et à une évocation plus lointaine (le cercle rituel du mandala – cher à l'auteur – où sont représentés les âges, les étapes de la vie).

Les deux premiers ensembles balisés par des repères temporels trouvent à présent une conclusion et une synthèse : *les lieux de la maison mentale où je suis enfin toute*. La proposition, affirmée, traduit une symbiose de l'être dans sa multiplicité même. Elle était aussi espérée (*enfin*, qui rappelle *après une aussi longue séparation*). Elle pourrait même paraître péremptoire si Claire Lejeune n'ajoutait pas l'adverbe *sommairement* qui marque la perfectibilité de cette connaissance intérieure.

Dès les mots suivants, deux ruptures : à l'idée de passage succède *ici* ; le futur simple remplace le présent de l'indicatif. Ce texte qui ouvre un recueil veut annoncer le projet de celui-ci : l'idée d'une fraternité des sexes par la poésie et pour un âge poétique. Une semblable fraternité tient de cet équilibre de l'indépendance (*une chambre à soi*), du partage (*la grande salle est commune*), mais sans vase clos (*les sentiers du jardin se perdent dans la forêt d'alentour*).

Comme souvent chez Claire Lejeune se dégage la force d'un message visionnaire (un futur *en terre promise*) qui révèle, en même temps, un élan puissant, vital, voire testamentaire *avant de prendre congé* de l'écriture.

La dernière phrase est une conclusion qui rassemble et prolonge la substance de l'ensemble du texte.

Au voyage, au passage, à l'*ici*, succède l'idée d'un départ du lieu même

de cet aboutissement. Néanmoins, un tel départ (qui évoque la mort ou la fin de l'écriture, de l'œuvre) suppose que des clés soient remises. Par ce don, l'auteur applique aussitôt le vœu de fraternité énoncé plus haut, mais propose implicitement un acte au récepteur en s'adressant à lui pour la première fois (*vous*) : il appartiendra au lecteur d'ouvrir lui-même les portes (la fraternité ne consiste certes pas à enfoncer des portes ouvertes). Ajoutons que le mot *clés* est utilisé pour la seconde fois, il renvoie à sa première évocation qui est au centre, à l'axe même du texte.

Enfin, le dernier complément d'objet direct dépasse la conclusion pour révéler le nœud du livre *mes derniers comptes avec l'Histoire*. L'Histoire évoquera chez l'auteur le joug d'une empreinte patriarcale à détruire pour libérer la parole de la femme, de la *fille du diable*.

L'aboutissement intérieur, le vœu fraternel s'accompagnent donc à la fin de ce texte d'un but politique actif, de changement (thème très cher à Claire Lejeune). En est témoin la première phrase du texte suivant : *J'habite dans la rupture...*

Choix de textes

1. Poèmes, extraits d'essais poétiques :

*Être dite
que la parole me précède
m'évide
se tire de moi
que je m'arc-boute contre elle
souveraine
et que je lui résiste
qu'elle me disperse
que je sois la pulpe des mots
le pouls du langage*

*m'engager dans la rose
me perdre dans l'irrigation d'un pétale*

*tout habiter
que soit dit le ténu
le frêle
et qu'au delà la mer m'emporte*

(*Le pourpre*, p. 19)

La clé

*Au commencement est la faim,
blanche.*

Claire LEJEUNE - 16

Être c'est pouvoir demander.

*Prière désormais curée de toute sa haine de la charité,
lavée de tout soupçon, acquittée de toute honte.*

Prière légitime.

Je suis là, née de toi, malgré tout.

Donne-moi du pain !

*Non, donne-moi n'importe quoi, c'est de ton geste,
c'est du don que j'ai besoin d'abord.*

N'importe quoi, pourvu que tu donnes !

*Si le corps existe malgré tout, il ne peut vivre de son
encre.*

*Je ne sais pas encore de quoi j'ai besoin en premier
pour vivre. Ce doit être d'air, et d'un peu d'eau
sucrée ou salée ou les deux à la fois.*

*De ton souffle,
de ta salive,
baptise-moi !*

*De la coupe de nos mains à celle de nos bouches : tout
le Possible envisagé.*

*Saveurs, odeurs et regards s'évident, s'emmêlent, se
fondent l'un l'autre en un breuvage éveillant nous
agrandissant sur une soif plus vaste, plus profonde,
plus inconnue.*

Le Baiser, c'est la chance irisée, la prière exaucée.

*Vivre serait puiser, s'engager dans le Baiser sans
fond, le Baiser continu dont on ne revient jamais.*

C'est dans l'épuisement que nous avons lieu.

(Le dernier testament, p. 89-90)

*sauvée des convoitises séniles de l'art
coureuse folle à travers les nuits conniventes pour parvenir
intouchée au berceau de l'aurore*

*sous le couvert de la transparence
passée ma voilée ma moirée
sauvée ma sauvage ma brouillonne ma limone
chance serrée de mon amour
fille incestueuse de ma haine
pour objet de ma ruse
son absolution*

*mon étoilée
issue de l'obscur manœuvre
de ma plus grave feinte
de ma vérité*

*elle
à travers tout
fille de rien de personne
arrivée*

(Elle, p. 17)

Illettrée. Je n'ai jamais pu lire qu'entre les lignes. Ailleurs, il n'y avait rien. Que les os, la cage. Quand j'eus dévoré les entrailles, bu le sang, il fallut bien se rendre à la carcasse... C'est là, dans la secrète école vertébrale que j'appris tout, l'existence de rien. Je me retrouvai seule sur la grande voirie. Désarmée.

Étant toi je serai guérie de cette agonie originelle que ton existence même secrète en moi. Se ravir, il n'y a pas d'autre remède à la fatalité de notre faille.

(Mémoire de rien, p. 13)

L'absent, c'était au centre de moi celui qui n'avait pas d'oreille. L'œil insomniaque de rien.

Ne plus être empêchée par l'origine. Il vient un moment de la pensée où le mythe du commencement se dissout. Il y a un degré d'intensité que le premier cœur ne peut supporter : si la foudre alors n'advient fer aux mains des dieux forgerons, elle se pervertit en capital théologique.

La féminité éveillée en l'homme et la virilité éveillée en la femme sont radioactives, élevées à leur propre puissance. C'est le devenir de l'autre en soi-même qui devrait être l'objet de tous les soins de la culture. Il n'y a que l'amour pour faire la révolution. L'avenir ne peut tirer substance que de la connivence du verbe de la fille et de l'oreille du fils. C'est dans cette passion incestueuse de la langue et de l'oreille que la différence se sauve du massacre, trouve l'audace sourcière de brûler l'Inquisiteur.

(L'issue, p. 37)

Je parle la langue du silence. J'abolis la coupure, mais le malheur leur est une si ancienne habitude qu'ils m'en veulent de la perdre, d'oser balbutier publiquement cette langue privée dont ils pressentent

qu'elle est celle de leur plus profonde intimité. Ils m'en veulent de parler la langue de leur manque, la langue de l'amour ; d'éveiller en eux cette faim chuchotée qu'ils ont tant de peine à tromper, à rendormir, à interdire, à défier ! Ils ne savent pas le prix fou qu'il faut payer, le désert qu'il faut avoir été pour en trouver la source ! Je n'aime pas me sentir enviée. Je ne publierais pas cette langue intime, éveilleuse, si je ne comprenais qu'elle est notre chance commune de sortir du moyen âge, de ces écrasantes cathédrales où tout l'amour du monde est immobilisé dans les gisements capitulaires de l'adoration, si je n'éprouvais l'irrefoulable désir de rencontrer vivant mon prochain !

(*L'issue*, p. 203)

Une femme aujourd'hui se démarie pour pouvoir s'épouser soi-même, se combler d'une présence qui ne soit redevable qu'à soi. Refaire corps avec soi pour se réenfanter. Apprendre à jouir de tous les lieux de soi, à s'en faire une joie : restauration à la carte, chacune selon ses faims, des plus essentielles aux plus futiles. Franchie cette étape de défrustration radicale et réconciliée avec son propre sexe, elle s'éprend de l'autre sexe tel qu'il ne s'était jamais vu, l'étonnant de lui-même.

Ce n'est pas dans la liberté de faire signe que se perd la dépendance amoureuse des femmes, mais dans l'audace sacrilège de faire sens, de s'autolégitimer envers et contre la malédiction biblique dont reste marquée celle qui se connaît soi-même. La dixion de l'un suscitant chez l'autre sa contradixion, c'est du recoupement de deux récits et de deux contre-récits que s'informera l'imaginaire génétique du siècle à venir.

Les conséquences de ce réveil brutal de la mémoire sourcière des femmes sont imprévisibles. Elle se livre encore par bribes et fragments incandescents, se faisant de ces résurgences volcaniques un verbe oraculaire.

(*Âge poétique, âge politique*, p. 32)

Nous savons maintenant qu'il est techniquement possible de métisser les générations, de pulvériser la notion traditionnelle que nous avons des liens de la parenté. Le nom du Père? Le nom de la Mère? Qu'est devenue leur légitimité? Comprendre que l'authenticité de nos actes est enracinée dans la mémoire interlective qui préside à l'existence prénatale, et que c'est à cette matrice de l'« être soi » qu'il nous faut revenir pour y réveiller le possible. En naissant, nous avons l'âge de l'univers, non celui de la civilisation. Le culte de la patrie disparaît si la fratrie devient – biologiquement parlant – le dénominateur universel du lien de parenté. La fin du monde patriarcal a eu lieu, mais il se survit dans ses lois. Or, l'esprit des lois n'est menacé que par la résurgence d'une légitimité naturelle qui le subvertit par le fond. Cette légitimité désastreuse, c'est la citoyenneté poétique.

(Age poétique, âge politique, P. 56-57)

Être soi et citoyenne étant incompatibles dans la société patriarcale, il fallait pour sauver l'amour, enrayer la montée de la haine dans mon sang. Rompre avec le Fils du Père et de la Mère, avec le frère tueur dont l'Histoire s'est fait un citoyen d'élite. Pour fendre l'Homme de pierre pour libérer le frère poète qu'il séquestre et qu'au premier regard partagé, j'avais reconnu en toi. Par ce regard fou de vieux petit garçon qui a perdu sa langue, tu es à ton insu passé dans mon sang. Tu grandirais secrètement dans ma maison, sauvé de la débilité à laquelle On t'avait promis.

Au-delà du miroir brisé de la fille, le visage du frère devient lisible dans les blancs du livre de la sœur. Il s'y reconnaîtra. Il s'y aimera. C'est l'amour de la sœur qui délivre la parole du frère.

(Le livre de la sœur, p.11)

JUAN : Je suis entré ici par je ne sais quel sortilège. Non de mon plein gré.

ARIANE : Il n'y a pas de destin dont la Vie ne puisse changer le cours lorsqu'elle se sent menacée de disparaître ! Le péché originel, savez-vous ce que c'est ?

JUAN : Mes innombrables péchés mortels ne m'ont guère laissé le temps de méditer sur la nature du péché originel.

ARIANE : (Avec une passion contenue. Consciente de la gravité de son propos). Manger du fruit de l'arbre de Vie, c'est se réapproprier la mémoire de l'origine. Se concevoir et se réenfanter guérie de la faille entre la nature et la culture.

Commettre le péché originel, c'est au plus noir de l'Histoire, le seul acte politique qui ait encore en sens !

JUAN (Épouvanté) : Au bûcher pour haute sorcellerie, tonnerait la voix du Commandeur s'il vous entendait.

Craignez de ne pas sortir vivante de ces plongées dans les profondeurs interdites de la mémoire.

*ARIANE : Je n'aurais pas conscience **des choses cachées depuis la fondation du monde** si l'heure de leur dévoilement n'était pas arrivée, si le courage de défoncer ma peur ne m'était prodigué par la Vie elle-même. Lorsque chaque matin, m'éveillant bien avant que le soleil se lève, elle me dit à l'oreille : «lève-toi et écris!», je serais bien incapable de lui désobéir !*

JUAN : Je suis tout aussi incapable de résister à la Statue lorsqu'elle me tend la main.

Nous obéissons donc, l'un et l'autre, à deux forces qui s'excluent : celle de l'Histoire et celle de la Nature.

Où est la liberté, je vous le demande, dans cette double dépendance ?

Cessez de rêver... Je ne suis pas l'homme qu'il vous faut ! Ce qui m'intéresse, moi, c'est l'amour, pas la politique !

ARIANE : (avec la même passion contenue). Réinventer l'amour est une aventure politique.

La seule qui vaille encore d'être tentée lorsque démocratie et patriarcat s'avèrent absolument incompatibles.

L'interdit majeur n'est pas de coucher avec son père ou sa mère. C'est de s'épouser soi-même, de se reconnaître soi-même homme et femme. Et d'enfanter sa langue à soi. Déniaisée. Démythifiée.

(Extrait *d'Ariane et Don Juan*, inédit)

2. Un florilège d'aphorismes :

Dire. Proférer. Profaner. Obéir à l'ordre de dire, contre tout et contre tous et cependant pour tous.

La parole jamais ne sera digne de porter le silence où je fus faite femme. Je me nourris de cette mort. C'est elle qui règne et qui se dit par moi, par l'air et par l'eau, au nom de feu et de la cendre. La mort se vit. La présence est son triomphe.

Je porte le déluge. Je suis ce nuage lourd. S'il crève, je cesse d'exister.

Ange, bête à rebours.

L'art doit mourir à soi pour naître aux hommes.

Là où se mêlent l'eau et le feu l'être s'acquitte.

Le scandale c'est la liberté toute nue.

À midi sous la peau s'épousent le jour et la nuit.

La haine c'est la soif d'aimer.

Dieu, hasard absolu.

J'existe au nom de tout ce qui n'a pas eu lieu.

Je ne peux pas prier sans devenir prière. Je ne peux pas aimer sans devenir flamme. Si je blasphème, c'est pour me garder un peu, c'est pour durer.

Ils ne savent pas que la femme s'allume où s'éteint l'homme.

Je fréquente la mort. Elle est ma seule amie. J'ai d'abord eu très peur. À présent, de la savoir là, je crains bien moins la folle qui m'habite encore. La mort me guérit de moi tandis que je la guéris d'elle.

(La geste)

Il faut quitter midi avant le douzième coup.

L'eau s'apprête à crever ma soif.

Le commencement n'est lisible qu'à la lumière de la fin.

(Le dernier testament)

J'aime l'ici plus qu'ailleurs. J'ai le goût de la pesanteur plus que celui de la grâce. Terrienne allergique à s'exorbiter tant qu'elle n'a pas trouvé les clés de son harmonie ici-bas. Alunir ne m'a jamais rien dit.

(L'atelier)

Perdre la raison qu'a la pierre de tomber pour épouser celle qu'a le saumon de remonter le cours du fleuve.

J'ai l'âge de la lumière, non celui de la civilisation.

(Le livre de la sœur)

Synthèse

Claire Lejeune définit le poète comme un être androgyne, métissé. Elle préfère d'ailleurs parler d'un ouvrage du tiers plutôt que d'un livre de femme. Mais le tiers n'empêche aucune délivrance, n'oblige pas à se fondre à l'être, l'untel : il permet d'assumer, pour chaque sexe, la part de l'autre qui s'éveille en lui. Pour cet éveil (en soi comme en l'autre), Claire Lejeune bâtit son œuvre comme le journal du devenir d'une pensée. Dans les premiers recueils, les poèmes ouvrent une faille vers la connaissance. L'amour est célébré, même parmi les blessures. L'aphorisme, constant dans toute l'œuvre, étincelle déjà, se signe d'un éclair puissant (qui fit comparer Claire Lejeune à un autre chercheur de lumière, René Char).

L'écriture de l'auteur s'y ploie de plus en plus vers sa liberté, cherche une part opérative de la pensée (elle parle souvent de *forger l'outil*). Cette liberté touche aussi à la langue : la poétesse invente le mot dont elle a besoin ou ressuscite un mot vieilli, oublié. Il s'agit, dans la forme et dans le fond, de réaliser une union alchimique, une quête de la poésie pour approcher une *philosophie de la création* (qui mène au philosophal, au lien entre l'originelle et la civilisée). Ce souci de fusion se retrouve dans sa passion de la photographie. Il y a pour elle, en effet, une analogie fondamentale entre la métamorphose des images photographiques et celle des images poétiques.

Intérieure ou extérieure, la chambre noire révèle des textes ou des *photographismes* (réalisés en laboratoire à partir d'éléments minéraux et formant d'étranges vitraux).

À partir de *L'atelier* (1979), qui rend compte d'ateliers d'écriture menés au Québec (l'esprit d'atelier y est défendu avec audace contre tout

esprit de chapelle), Claire Lejeune se dirige davantage vers l'essai. Elle n'abandonne pas pour autant sa nature poétique. Il s'agit d'une littérature de combat, de la quête d'une *citoyenneté* et d'un *âge* qui précisément soient *poétiques*. Elle y prône un rapprochement des sexes qui suppose que la femme brise un long silence, ne soit plus cette muselée de l'Histoire patriarcale.

Cette naissance (ou renaissance dans la rupture) de la parole de la femme *déniée* aboutit dans *Age poétique, âge politique* et dans *Ariane et Don Juan* (sa première œuvre théâtrale) à un meurtre rituel, celui du Commandeur (symbole de la mythologie masculine). Le personnage d'Ariane, en particulier, incarne un nouveau rôle (bien loin de celui du *Thésée* d'André Gide, encore ancré dans une longue tradition misogyne). Elle célèbre la mémoire du feu, nie le baptême de l'eau, se délivre et délivre l'homme, ce Don Juan troublé, séduit, puis guidé vers une fraternisation. Ce *désastre*, celui du meurtre, du combat par le verbe peut ouvrir, dans *Le livre de la sœur*, une autre voie : celle d'une parole *noire* née de l'outrage, mais qui réenfante la poésie.

Cette œuvre – dont la force visionnaire apparaît de plus en plus évidente en cette fin de millénaire – est toujours liée à une source essentielle, celle d'une autre prophétie signée voici un siècle par la lumière d'un voyant nommé Arthur Rimbaud :

*L'art éternel aurait ses fonctions,
comme les poètes sont citoyens.
La Poésie ne rythmera plus l'action ;
elle sera en avant.
Ces poètes seront ! Quand sera brisé
l'infini servage de la femme, quand
elle vivra pour elle et par elle,
l'homme, -jusqu'ici abominable-,
lui ayant donné son renvoi, elle sera
poète, elle aussi ! La femme trouvera de*

l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ?

*Elle trouvera des choses étranges,
insondables, repoussantes, délicieuses ;
nous les prendrons, nous les comprendrons.*

Carl NORAC